

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 11 SEPTEMBRE 1846.

No. 63

DALLAS

Sur les Jésuites et l'Éducation.

SUITE.

“ Qui croirait, “ dit l'abbé Garnier, dans son Oraison Funèbre de Joseph Ter., “ qu'un seul homme, en abusant de la confiance et de l'autorité d'un bon Roi, ait pu, pendant l'espace de vingt ans, enchaîner toutes les langues, fermer toutes les bouches, comprimer tous les cœurs, tenir la vérité captive, faire triompher la calomnie, détruire toute justice, forcer à respecter l'iniquité et la barbarie, et rendre esclave l'opinion publique d'un bout de l'Europe à l'autre ?” Tel était Sébastien-Joseph Carvailho, marquis de Pombal, l'ennemi des Jésuites, et le principal agent de leur destruction. L'inimitié d'un tel homme honore les Jésuites, et atteste leur vertu et leur innocence.

Mais l'arrêt était prononcé, la Société devait être détruite. L'envie, la haine, la malignité engagèrent le combat ; l'athéisme, le déisme, la philosophie, avec leurs alliés le ridicule et le sophisme, protégèrent l'attaque, et la victime bientôt succomba. Les fondateurs, ou plutôt les adeptes de la moderne école de la raison, ne pouvaient tolérer des hommes qui prêchaient des doctrines et maintenaient des principes si opposés à leurs nouveaux systèmes. Ils savaient que le respect pour les vérités révélées, et la soumission à l'autorité établie, les deux objets de leur exécution, étaient les principaux pivots sur lesquels roulait tout le système de l'éducation des Jésuites. *Deum time, regem honorifica*, craignez Dieu, honorez le Roi ; c'étaient les deux préceptes sacrés qu'ils s'efforçaient d'inculquer dans le cœur de leurs élèves. La religion et la soumission étaient deux sœurs qu'ils avaient soin de ne séparer jamais, et les Conspirateurs révolutionnaires avaient juré de les détruire toutes deux. En conséquence, ceux-ci ouvrirent partout des académies de philosophie, c'est-à-dire, des écoles d'impiété et d'irréligion, où Dieu, ses mystères et ses lois furent cités au tribunal d'une raison superbe et corrompue, où l'on eut pour règle de rejeter ce qu'on ne comprenait pas, de ridiculiser tout ce qui gênait les passions de la jeunesse, de commencer par examiner chaque chose superficiellement, et de finir par ne rien croire. Que d'artifices n'employaient-ils pas pour faire goûter ces odieuses maximes ! Ils savaient les rendre plus séduisantes par les tableaux agréables qu'ils présentaient du vice et de la licence ; ils s'attachaient à gâter l'esprit par des leçons d'obscénité, et à corrompre le cœur par les abominables ouvrages, multipliés à l'infini sous les titres de poèmes, d'histoires, de dissertations et de romans ; ils en imposaient aux simples, en affectant de douter des vérités les mieux établies, en assurant impudemment que la religion est aujourd'hui abandonnée aux faibles, aux ignorans, à la canaille. Les professeurs recommandaient aux disciples de répéter à tous les échos d'alentour que les leçons tirées de la croyance et de la crainte d'un Être Suprême, ne sont plus que les accens du fanatisme, de la superstition et de la bigoterie. Les Jésuites étaient dénoncés comme les hérauts de ces *leçons dégradantes* ; ils n'étaient pas philosophes. “ Non, dit d'Alembert, un des pères de la nouvelle école, les Jésuites ont enseigné la philosophie pendant deux cents ans, et ils n'ont jamais eu un philosophe dans leur corps.”

Dans le sens de d'Alembert et consorts, le reproche doit être pleinement admis. Les Jésuites n'ont jamais professé dans leurs maximes les doctrines des sophistes modernes. Ils ne reconnaissaient point de philosophie qui ne fût d'accord avec la révélation ou la morale ; ce n'est pas qu'ils ne fussent fondés à prétendre modestement au titre de philosophes. Parmi eux, leurs vrais philosophes ne s'occupaient qu'à découvrir, dévoiler et à réfuter les erreurs de la nouvelle école de Voltaire ; et sans affecter la singularité du nom, ils étaient satisfaits d'être philosophes dans la véritable et ancienne acception du terme, en inspirant du respect pour la révélation divine, et pour l'autorité établie. Ils n'ont jamais cessé, pendant deux cents ans, de fournir une suite de professeurs qui développaient les principes de la science morale et physique. Quelle branche des connaissances humaines a jamais été hannée de leurs écoles ? Leurs leçons publiques pouvaient être appelées *élémentaires* par des érudits ; elles étaient adaptées à la portée du plus grand nombre de leurs jeunes élèves ; leur objet était de réveiller en eux le désir de s'instruire, et d'établir la base sur laquelle l'édifice des sciences plus approfondies devait ensuite s'élever.

Dans tous les tems, il a été bien reconnu que les écoliers les plus distingués dans chaque branche sont sortis des écoles des Jésuites. Peut-on dire ensuite, avec vérité, qu'aucun des maîtres qui les ont enseignés ne s'est jamais

distingué éminemment, et qu'aucun d'eux n'a jamais mérité le nom de philosophe ? Il est certain qu'ils n'affectaient pas de prendre cette qualification ; leur philosophie était sage. Conformément à leur premier principe, ils recevaient, et ils apprenaient aux autres à recevoir avec soumission les oracles de l'Église de Jésus-Christ ; ils ne rougissaient point de leur foi, ou, comme les sophistes l'appelaient, de leur crédulité. Ils croyaient des vérités sublimes qui surpassaient leur intelligence, parce qu'ils craignaient Dieu, qui en est le garant, et qu'ils savaient qu'il ne peut tromper. Sans jamais s'écarter de ce premier principe, ils ne s'imaginaient pas qu'ils ne leur fût pas convenable de se livrer avec ardeur à la recherche des secrets de la nature, et à travailler sans relâche à perfectionner toutes les sciences humaines. S'il suffit d'y exceller pour mériter avec justice le titre de philosophe, il est étrange que les docteurs de la nouvelle école anti-chrétienne aient regardé avec dédain les noms d'un grand nombre de Jésuites, dans chaque branche de science, qui ont été respectés comme philosophes, jusqu'à ce que la croyance de la révélation divine fût regardée comme avilissant tout mérite littéraire. Il serait ennuyeux de récapituler la multitude des noms qui pourraient être cités, mais je dois observer que leur succession n'a jamais été interrompue, et que, dans les derniers tems de la Société, il y avait parmi eux des hommes révéérés et consultés par les professeurs et les académiciens les plus distingués, qui dédaignaient d'être les simples disciples de Voltaire et de d'Alembert. Les meilleurs mathématiciens de l'Italie se courbaient devant les noms de Riccati et de Lecclii. Les plus célèbres astronomes fréquentaient les observatoires des Jésuites à Rome, à Florence, et à Milan, dirigés par les PP. Boscovich, Ximenès et La Grange. Les PP. Meyer et Maximilien Hell étaient renommés dans toute l'Allemagne ; et le P. Poczobut, Jésuite Polonais, astronome du Roi à Wilna, était connu dans tous les pays où l'astronomie est cultivée. Le célèbre astronome français Lalande, et notre compatriote le docteur Maskeline, étaient flattés de correspondre avec eux. Lalande en particulier, dans ses écrits, fait une mention honorable de ces Jésuites philosophes.

M. de Chateaubriand a remarqué que, sans faire tort aux autres sociétés littéraires, les Jésuites étaient appelés à juste titre *gens de lettres*, parce qu'il n'y a pas une branche des sciences qu'ils n'ayent cultivée avec éclat. Il était très-rare de rencontrer un Jésuite qui fût dépourvu de connaissances scientifiques. Leur réputation, sous ce rapport, contribua beaucoup à l'estime qu'on avait autrefois pour la Société, avant que le concours étrange des causes, qui jusqu'ici n'ont pas été expliquées, ait eu assez de pouvoir sur l'esprit des Princes Catholiques, pour les faire consentir à la suppression des Jésuites, et pour ouvrir, par là, un passage à des volcans qui devaient renverser leur trône.

La destruction des Jésuites, dans les pays catholiques, fut littéralement la destruction de cette éducation qui établissait l'ordre social comme sur ses fondemens les meilleurs et les plus fermes, sur la croyance des récompenses et des punitions futures, et la conviction de l'existence passagère de l'homme dont le principal objet doit être de travailler à son salut et à son bonheur éternel dans l'autre monde, conviction qui ne peut se graver dans l'esprit que par l'enseignement des vérités révélées.

Je n'ai point ici le dessein d'entrer dans une dissertation sur le mérite et les défauts comparatifs des systèmes religieux ; mais je maintiens que la facilité que nous avons à nous attacher à tout système religieux, et à lui rendre hommage, selon la disposition qui est naturelle à l'homme, montre que l'intention de Dieu même est que nous soyons principalement dirigés par des motifs de religion : la morale, avec tous ses attraits, n'est estimable qu'autant qu'elle tire son origine de cette même source. Laissez les philosophes, même modérés, dire tout ce qu'ils voudront de la morale indépendante de la religion ; celle-ci produira un avantage précieux que l'autre ne peut pas donner. Le contentement intérieur, et la résignation, sont les fruits de la religion : la morale isolée a une tendance perpétuelle à nous faire douter de la justice de l'inégalité des conditions dans ce monde ; et ce doute ne serait que trop naturel, si nous n'avions plus rien à espérer ou à craindre au-delà de notre vie. Aussi y a-t-il une gradation dans la morale ; il y a une morale dépendante de la religion, et non indépendante de la religion. *Suum cuique tribuitur*, rendre à chacun le sien, est une maxime de la morale dépendante de la religion. Le moraliste, indépendant de la religion, est un cosmopolite ; il divague même, jusqu'à nier les droits du *mien* et du *lien* ; et le Gouvernement qui souffre qu'un homme possède plus qu'un autre, est un Gouvernement

injuste; par conséquent l'homme doit en chercher un qui lui paraisse juste, et c'est ainsi que nous avons eu le gouvernement révolutionnaire.

Il n'y a que la religion seule, la religion chrétienne seule, qui puisse réconcilier la morale avec la condition de l'homme; elle embellit la morale qui nous lie à l'ordre social, qui donne à César ce qui est dû à César, qui assure à chacun ses droits de propriété, et qui nous invite à rectifier l'égoïsme d'une nature corrompue, à faire ce que nous voudrions qu'on nous fit, à aimer notre frère comme nous-même, et encore plus à ressembler à notre Maître, à notre Dieu, en aimant nos ennemis. Divine morale, qui prend sa source dans la Divinité! Divine législation, dictée par Dieu lui-même!

Il est malheureux que la nature de l'homme ne puisse adopter l'essence, et même les rites extérieurs d'une religion tellement convenable à la condition actuelle de toutes les sociétés, qu'elle devrait être universelle; et que les diverses interprétations du texte, par la variété de l'entendement humain, aient produit tant de systèmes bizarres, et excité tant de disputes religieuses. Mais quelque déplorable que cela soit, on doit encore plus regretter qu'il soit entré dans l'esprit de l'homme d'établir des systèmes d'éducation qui pèchent par le fondement, puisqu'on en écarte toute connaissance religieuse: cependant, qui veut la fin, veut les moyens. Il est étonnant qu'avec l'expérience que les hommes ont acquise si récemment, et qui leur a coûté si cher, on trouve, dans ce pays, une seule personne qui approuve un système qui serait le complément de celui qui désolerait l'Europe, après avoir ruiné la France. En attribuant l'explosion de la révolution française aux philosophes déistes et athées, je n'hésite pas d'attribuer sa longue durée aux changemens qui ont eu lieu dans les formes de l'éducation, aux Universités de Buonaparte, qui voulaient qu'on bornât les intérêts de l'homme à la durée de la vie.

Dans ce pays, il y a un système en pleine vigueur, et protégé par des personnages marquans dans l'État, par lequel une grande portion du peuple n'apprendra plus, dans quelques années, qu'à lire, à écrire, et à tenir des comptes; elle ne connaîtra point les devoirs et les préceptes de la religion, ou elle ne les connaîtra qu'imparfaitement; par conséquent elle suivra une morale qui dépendra de leurs facultés de raisonner; mais je serais bien trompé, si ces facultés de raisonner ne produisent pas les mêmes conceptions, les mêmes effets que ceux qui ont été produits par les facultés de raisonner de 1788 et de 1789. Cette opinion ne peut pas être prise pour celle d'un homme intolérant. Je pense qu'il aurait été plus heureux que toute la nation eût été d'accord sur chaque point de la religion; et je vois dans l'Église d'Angleterre des motifs suffisans pour avoir empêché les esprits convaincus du danger des innovations, de se prévaloir de certains points obscurs de doctrine, pour se séparer d'elle; mais en parlant ainsi, je suis bien éloigné de penser que les hommes doivent être violentés dans leur culte; je suis seulement fâché de ne pas les voir d'accord. Je plaide pour la tolérance des scrupules que suscite la conscience; mais il y a une chose qu'aucun sage Gouvernement ne doit pas tolérer, c'est que les écoles publiques veuillent, ouvertement, bannir toute instruction religieuse; car elles deviendraient des séminaires de factieux, et de démocrates. L'exemple des athées ou des déistes à qui le rang et les richesses ont procuré une éducation plus soignée, ne réfute pas ma façon de penser et de voir. Ces écoles, anti-chrétiennes, se composent de la classe inférieure et indigente du peuple, de gens qui peuvent devenir les plus utiles ou les plus pernicioeux de la société politique.

Homo sum. Il n'est pas un homme, celui qui peut être l'ennemi de l'amélioration de l'esprit de ses semblables. L'ignorance du bas peuple est déplorable; c'est le devoir des personnes d'un plus haut rang, c'est la noble tâche des Gouvernemens d'agrandir le cercle de son intelligence. L'éducation ne peut pas être trop générale; mais il faut en saisir le véritable esprit. Nous sommes des créatures qui dépendons beaucoup, peut-être entièrement, de l'instruction que nous recevons; nous pouvons faire peu par nous-mêmes. Nous devons d'abord avoir des guides; et, pour me servir de l'expression sententieuse du fameux évêque de Down, Jérémie Taylor, "si nos guides ne nous mettent rien dans la tête lorsque nous sommes enfans, le diable y suppléera?"

L'art de lire et d'écrire est purement mécanique; pour le rendre précieux, l'âme, comme la terre, a besoin d'être façonné, et c'est à l'instructeur à donner la trempe nécessaire aux ressorts de la pensée et de l'action. Quelque désirable qu'il soit que la génération naissante, destinée à jouir de la même constitution, puisse être réunie par le même culte, cependant, comme il est difficile d'espérer ce bonheur dans l'état présent du monde; ce serait du moins une consolation, si les divers dissidens de l'Église établie se croyaient obligés d'insister pour que la religion chrétienne fût enseignée dans les nouvelles écoles, selon leur manière de l'envisager. Je déclare avec franchise, que les ministres dissidens, en général, ne manquent pas de zèle pour graver leurs principes religieux dans l'esprit de leurs disciples; c'est une justice de dire qu'une grande partie de la terre a de grandes obligations à Wats, à Hartley et autres. Je ne pense pas que le grand nombre des dissidens puisse approuver ce plan qui rassemble de pauvres enfans pour leur apprendre seulement à lire, à écrire, à chiffrer, et les envoyer ensuite étudier les relations entre le Créateur et les créatures, la corruption de la nature humaine, et les moyens d'opérer son salut, dans une cave ou dans un grenier, où la pauvreté, l'ignorance ou la crapule sont leurs précepteurs.

C'est une charité mal entendue; et les gens de bien de toutes les communions devraient signaler le mal et s'entreprendre pour l'écartier, par l'établissement d'écoles où les principaux objets de l'éducation seraient les principales choses qu'un enseignerait, et que les secondaires ne viendraient qu'après; où,

tandis que les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers la société sont enseignés, l'écolier peut se servir de ses livres et de ses plumes avec avantage, et sans danger pour l'État.

Sans une exhortation préalable, la Bible même ne devrait pas être donnée à lire à des enfans, ni à des adultes ignorans. Les sociétés à Bible, composées certainement d'âmes pieuses, répandraient le bien ou le mal dans le monde, en raison de la discrétion avec laquelle les livres sacrés seront distribués.

En théologie, comme en physique, un esprit qui manque d'instruction, ne peut, par lui-même, saisir les vérités les plus incontestables; la résurrection des morts et la rotation de la terre sont également incompréhensibles; ce qui n'est pas d'abord intelligible, ne fait pas d'impression; mais lorsqu'une fois nous avons appris à observer les mouvemens des corps célestes, et que nous avons commencé à sentir que la puissance qui a donné des mouvemens réguliers à la nature, peut aussi les suspendre, l'astronomie et la religion s'ouvrent devant nous, et nous courons à Newton et au Testament; voyant les vérités se développer d'elles-mêmes, nous y plaçons notre confiance, persuadés que les livres où nous trouvons tant de démonstrations, n'ont pas été composés pour nous tromper; et la résurrection de notre Sauveur s'explique plus aisément que la précession de l'équinoxe.

Il est impossible de contempler, sans délices, les avantages qui résultent pour nos semblables et pour la société en général, du système d'éducation pour les pauvres tracé par le docteur Bell; nous lui en marquons notre reconnaissance, et nous nous félicitons de l'avoir encore pour guide et pour maître. Mille et mille personnes le béniront tant qu'il existera; et des millions d'hommes qui se succéderont, révéreront sa mémoire, lorsqu'il se sera réuni à la multitude des esprits célestes qui lui apprendront à répéter avec eux le bienheureux chant, *Alleluia*, et ces choses que l'esprit de l'homme ne peut concevoir.

Il serait injuste de ne pas payer aussi un tribut d'éloges aux fondateurs d'une institution qui, quoique disidente dans les dogmes, ont adopté le plan du docteur Bell, pour une éducation religieuse conformément à leurs principes, je veux parler de l'école gratuite de Fitzroy, pour cent enfans.

Des écoles catholiques, sur un plan semblable, ont été aussi établies pour l'éducation des pauvres enfans de parens catholiques; celle-ci sont surveillées par des prêtres zélés qui instruisent gratuitement leurs pupiles. De tels établissemens méritent d'être encouragés non-seulement par les membres de leur propre communion, mais encore par tous ceux qui peuvent les aider par leur influence ou leurs moyens.

En établissant la religion comme la base de l'éducation, il ne s'ensuit pas qu'on doive négliger les intérêts et les droits temporels de l'humanité. L'homme, ne peut souffrir, n'ayant qu'un tems court à vivre, est assurément plus intéressé à s'assurer d'un bonheur éternel que d'une félicité passagère; mais il fait encore une station assez longue sur la terre pour songer à donner à sa situation quelque importance. Le soin principal de tous les gouvernemens devrait être de rendre heureux et content chaque individu; c'est pour cela que les sociétés se sont formées et que les lois ont été faites; c'est pour cela que le Souverain veille à l'exécution des lois, et c'est pour cela que tous les individus sont obligés de souffrir avec patience les maux inévitables dont ils peuvent être affligés; mais le gouvernement le meilleur et le plus sage ment administré est celui par lequel la grande masse du peuple est mise en état de passer les années d'épreuve dans l'état d'aisance qu'il est possible de lui procurer, en lui fournissant les occasions d'améliorer sa condition et celle de sa famille.

Je n'ai point la pensée de faire ici un traité sur les gouvernemens et sur les droits civils: l'examen de l'admirable système d'éducation parmi les Jésuites a donné lieu à ces observations sur les systèmes d'éducation générale, tels qu'ils sont de nos jours; et en énonçant mon opinion sur le grand objet de l'intérêt national, mon dessein n'est pas de donner sujet de faire passer les sentimens de religion et de soumission qui, dans un ouvrage comme celui-ci, ont naturellement découlé de ma plume, pour l'amour de la servitude, ou pour du bigotisme.

Ma tâche est remplie; mon sujet tire à sa fin. On ne peut nier que le rétablissement de l'Ordre des Jésuites n'ait excité des alarmes parmi une certaine classe d'hommes, car nous voyons déjà se former contre elle une nouvelle conspiration qui a toute la malignité de l'ancienne, si toutefois elle n'en a pas toute l'astuce ou tout le pouvoir. Mais qui sont ceux qui prennent l'alarme? Ce sont seulement ceux qui ont une ressemblance d'esprit et d'intentions avec les anciens ennemis de la société: ce sont des gens qui ont déjà osé prévenir le clergé d'Angleterre contre l'institution d'écoles dans lesquelles les enfans doivent être instruits dans la religion nationale, parce qu'il en résulterait des rixes et des haines entre eux et les enfans d'institutions anti-chrétiennes: on voit aussi s'alarmer des philosophes Jacobiniques, des matérialistes, les adorateurs de la déesse de la raison, des apôtres de l'incrédulité, qui prêchent le sommeil éternel; et comme autefois aussi quelques membres du clergé de leur communion, dont les intérêts révolutionnaires peuvent être affectés, et qui n'ont pas assez de pénétration d'esprit, pour voir les motifs qui les ont fait rétablir, ni assez de vertu pour voir et goûter le motif et la justice de la restauration de l'Ordre des Jésuites à la religion et aux lettres: "L'ignorance, (dit le bon et grand Henri IV dans son discours au Président de Harlay, en a toujours voulu à la science."

Cependant j'ai tout lieu de croire que j'ai produit des preuves suffisantes pour convaincre le lecteur que les Jésuites ont été calomniés; que leur destruction a été affectuée par la malignité et la jalousie de leurs ennemis d'un côté, et de l'autre par la pusillanimité de celui qui aurait dû les protéger;

qu'après avoir pesé le poids des autorités pour et contre, la balance penche en leur faveur; que leur institut ne respire que zèle et charité, qu'amour de Dieu et du prochain; qu'ils ne sont point à craindre pour les gouvernemens protestans dont les sujets catholiques sont reconnus depuis longtems pour avoir été élevés dans des sentimens de fidélité; et que le petit nombre qui existe encore dans ce pays, a complété les preuves de sa soumission par un serment solennel d'obéissance au Roi.

DU DELUGE AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE ET PHILOLOGIQUE.

La savante dissertation que M. l'abbé Maupied a écrite sur le Déluge, est un véritable service rendu aux connaissances scientifiques, morales et religieuses. Il est peu de faits qui aient plus révolté l'incrédulité moderne que le terrible châtement dont les livres saints font mention, et par lequel l'espèce humaine fut réduite à une seule famille, miraculeusement sauvée des eaux. Des savans de premier ordre, de graves, d'habiles commentateurs de l'ancien Testament, n'ont pas craint de s'incliner devant ce formidable récit, et de l'accepter dans toutes ses parties. Qu'importe? Le demi-savoir, la suffisance, la raillerie et le rationalisme qui ont levé la tête de nos jours, sont venus nier ostroûtement ce que trente siècles avaient cru avant eux. A les entendre, cette tradition est une fable sans le moindre fondement. Si elle est arrivée jusqu'à nous, il faut s'en prendre à la trop facile crédulité des chrétiens qui l'ont acceptée sans examen des Juifs leurs aïeux. Mais aujourd'hui il faut repousser du domaine de l'histoire ce triste héritage qui ne contredit pas moins la nature d'un Dieu souverainement bon, que celle de l'humanité qui est sainte et impeccable. L'espace nous manque pour résumer les vaines déclamations par lesquelles on a essayé de détruire la foi universelle sur ce point. M. l'abbé Maupied, après des observations préliminaires sur les déluges partiels ou inondations, sur les ruptures de barrages, les dislocations ou tremblemens de terre et les irrptions de l'Océan-aborde avec l'autorité de son savoir, le déluge mosaïque si étrangement défiguré, ou plutôt complètement nié dans l'*Encyclopédie nouvelle*, bien digne de marcher sur les traces de son aînée.

Esquissons quelques-unes des preuves sur lesquelles il s'appuie pour répondre aux récriminations de son antagoniste. Tout est positif, logique et précis dans le récit de Moïse. L'exactitude rigoureuse de son texte prouve la possibilité de l'événement qu'il raconte. Rien dans les circonstances accessoires ou dans le fond de sa narration qui offre un seul caractère propre à la fable, à la poésie ou au symbole. Au contraire, tout y est vraisemblable; tout y est marqué au coin de la vérité. Noé ou ses descendants ont pu constater l'universalité de cette catastrophe. Pourquoi la tradition n'en serait elle point parvenue complète et intacte à Moïse, quand il n'était séparé du second père des humains que par un petit nombre de générations? C'est à l'histoire et non à la géologie qu'il appartient de donner des preuves directes du déluge. Quant à l'histoire, trouvez, un peuple qui n'ait conservé dans ses annales, ses traditions ou ses monumens, le souvenir encore vivant de ce séau de Dieu. Vous parlez de géologie, mais elle est plus favorable que contraire à notre thèse, c'est peu dire. D'ailleurs, cette science, à peine née d'hier, peut-elle fournir de véridiques et incontestables témoignages sur un fait qui a duré peu de tems et laissé peu de traces à l'observation actuelle? Mais Dieu est bon, nous erie-t-on, comment supposer qu'il aurait pu détruire son ouvrage? Cette punition, toute terrible qu'elle est, n'a rien qui répugne à la nature et aux besoins moraux de l'humanité, pas plus qu'aux perfections de Dieu. Elle nous donne une haute idée de la justice du tout-puissant; elle nous inspire une salutaire horreur du péché; elle maintient dans les voies du bien la créature intelligente qui n'est que trop portée à s'écarter de la route où doit se mouvoir sa libre volonté. Cette argumentation qui s'adressait au rationalisme et à l'incrédulité, lui prouvait, qu'en dehors même de l'inspiration sacrée, le texte biblique était inattaquable dans ses chiffres, dans ses mesures, dans les intervalles de tems qu'il assigne pour la consommation de cette œuvre d'amendement et de régénération. L'auteur en finissant s'est placé au point de vue catholique. Pour le chrétien convaincu, le déluge ne peut pas plus être révoqué en doute que la création du monde et toutes les merveilles que Dieu a opérées pour le salut de l'humanité. Ce sont autant d'événemens du même ordre, et sur lesquels la raison de l'homme n'aurait à former que d'incertaines conjectures, si la sagesse divine ne nous les avait révélés pour exciter notre reconnaissance et notre amour.

Passer du déluge au paganisme, c'est presque ne point sortir du sujet, puis que l'un a été la conséquence de l'autre. L'idolâtrie a travaillé pendant trois mille ans à défigurer les grandes notions que Dieu avait déposées dans le cœur de l'homme, pour y substituer les

fables quelquefois les plus absurdes ou les plus impures. Néanmoins, il ne faut pas un long examen pour reconnaître sous ce travestissement des mythologies de la Grèce, les traditions primordiales que les peuples avaient altérées dans leurs migrations lointaines, et surtout dans la lutte des intérêts et des passions. C'est une vérité qu'entrevoit Clément d'Alexandrie, que formula saint Augustin et que développèrent plus tard les Huet, les Bompard, les Thomassin, les Rochart, les Laveur, les Bannier, les Pluche, les Brunet et les Guérin du Rocher. M. l'abbé Jules Maupied a voulu réunir dans un seul travail et sous un même point de vue, tout ce que nous possédons de mieux sur cette matière. Il parcourt donc rapidement le nom et les attributs de Dieu, la création du monde et celles de l'homme, la Trinité, le repos hebdomadaire, la chute originelle, la promesse et l'attente du Rédempteur, la croyance des anges et des démons, la foi à l'immortalité de l'âme et à une vie future, pour mettre en parallèle les traditions mythologiques de toutes les nations avec les enseignemens du dogme révélé: Abraham, Sara, Isaac, les autres patriarches, l'arche d'alliance, le législateur hébreu, et le code qu'il promulgua, deviennent le sujet d'autres rapprochemens non moins curieux. Ce mémoire, écrit d'un style correct et précis, n'apporte sur cette matière aucune lumière nouvelle. L'auteur, ainsi que nous l'avons dit, s'est borné à un simple résumé. Mais de ce tableau synoptique, il fait sortir plusieurs conclusions, bien faites pour raffermir notre foi. Ainsi donc tout vient rendre hommage à la vérité catholique, même l'erreur dans ses inventions les plus étranges, même la fable, dans ses jeux les plus bizarres. L'incrédulité l'a bien senti. Aussi s'est elle hâtée de recourir à une autre ruse. Elle a prétendu, nouvelle inconséquence d'une cause désespérée, que Moïse avait calqué ses livres sur ceux de l'Egypte, de la Phénicie, de la Chaldée et de l'Inde. Ici l'objection se résout par des chiffres. La philologie la plus judicieuse et la chronologie la mieux établie prouvent invinciblement que de tous les législateurs et de tous les livres sacrés connus, le Pentateuque est le plus ancien. Or, il est assez difficile que Moïse ait fait des emprunts à des ouvrages qui lui sont postérieurs d'au moins trois ou quatre siècles, quand ce n'est pas de plusieurs milliers d'années.

XX.

L'homme qui lutte contre le grand ordre des choses est un insecte qui entreprend de miner les pyramides.

BULLETIN.

Lord Elgin gouverneur du Canada.— Colonie Canadienne à la Californie.— Division des repealers en Irlande.— Prorogation du parlement d'Angleterre.— Les élections en France.— De la peine du fouet dans l'armée.— Affaire de la Pologne.

Le Cambria a fait sa traversée en dix jours seize heures, il a surpassé le *Great Britain* de trois jours.

Lord Elgin que nous avons annoncé dans notre dernier numéro comme gouverneur général du Canada est un *conservateur*, et comme tel opposé au ministère de lord John Russell. Ce choix fait donc honneur à ce dernier, qui en choisissant cet officier a témoigné par là, ne point agir par esprit de parti, mais il l'a uniquement choisi à cause de son habileté et de son grand discernement dans les affaires publiques. Lord Elgin sera longtems regretté par les habitans de la Jamaïque, à cause de ses bonnes qualités tant privées que civiles, et de plus à cause de l'aide et de l'encouragement qu'il a donnés à l'agriculture; s'il en agit ainsi, il sera sans doute bien vu de la part des cultivateurs Canadiens. Lord Elgin avait succédé à lord Metcalfe dans son gouvernement de la Jamaïque; il lui succède, une seconde fois, dans le gouvernement du Canada, à quelques mois d'interruption près.

— Il paraît, par ce que dit le *Republican* de St. Louis, dans le Missouri, qu'on va établir une Colonie Canadienne dans la Californie. Ce serait un uomme Médard G. Foisy, natif du Canada, autrefois membre de la législature de l'Orégon, qui organiserait une compagnie de Canadiens, pour les établir sur quelques branches de Rio Sacramento; si cela est exact, il pourra former un nouveau Canada dans un pays où ce nom était peut être ignoré.

— En Irlande, il y a eu une division entre les *repealers*; O'Brien et Meagher, partisans de la force physique, se sont retirés des rangs, à la tête de membres de la *Jeune Irlande*. O'Connell s'est aussitôt transporté à Dublin, et a blâmé avec force, mais en termes mesurés qu'on eut parlé de la nécessité d'employer la violence, et il a maintenu qu'on ne devait avoir recours qu'aux voies légales. Il a été appuyé par le clergé dont plusieurs ont écrit sur les papiers publics, ceux qui en appelaient à la force. Le comité de Pas-

sociation nationale du rappel a déclaré, à l'unanimité, que le journal *The Nation*, l'organe des partisans de la force brutale, ne serait plus reçu dans la salle de lecture et qu'on cesserait de l'envoyer aux administrateurs de la province. Cette décision, déjà si importante sous le rapport politique, aura encore pour la *Jeune Irlande* l'inconvénient de la priver de sa principale ressource pécuniaire. Il résulte, en effet, d'une circulaire imprimée par le comité de l'association du rappel, que M. Duffy, directeur de la *Nation*, n'a pas reçu moins de neuf cent cinquante livres sterling pour l'année 1845. On assure enfin que le corps municipal de Dublin doit donner un banquet à John O'Connell, fils aîné du libérateur, pour le complimenter de la vigueur avec laquelle il a démasqué, attaqué et chassé de Conciliation-Hall le parti de la force brutale.

Les évêques et en général tout le clergé de l'Irlande se prononcent de la manière la plus énergique en faveur de M. O'Connell, ou plutôt du principe qu'il représente. L'immense majorité des laïques commence déjà à suivre leur exemple, en sorte que les hommes de la *résistance armée* se trouvent à l'heure qu'il est dans une minorité accablante pour leur espérance et même pour leur vanité. L'élection toute récente de Daniel O'Connell, comme député de Dundalk, est sous ce rapport très significative. Il a été nommé sans opposition aux cris de : Vive le rappel et vive la *Vieille-Irlande!* Les mêmes acclamations l'ont salué partout où il a passé en revenant à Dublin. En un mot, malgré les efforts de quelques écrivains pleins de talents, et d'un assez grand nombre d'avocats, la cause de la Jeune-Irlande a reçu une échec dont elle se relèvera difficilement.

Il est sans doute fort malheureux que les *deux Irlandes* se soient ainsi violemment séparées, mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître avec le *Tablet* que cette scission, si déplorable qu'elle soit, n'en produira pas moins des résultats singulièrement utiles. Nul doute, en effet, que si l'accord extérieur des deux partis qui existaient au sein de l'association se fût maintenu jusqu'à la mort d'O'Connell, les chefs de la Jeune-Irlande, les hommes de la "*Nation*," ceux qui croient à la légitimité de la force brutale, n'eussent hérité du pouvoir du *libérateur*, et alors la guerre civile n'eût point tardé à désoler leur malheureuse patrie. Mais à présent que le principe de l'agitation pacifique, de la *résistance* purement et exclusivement légale vient d'être de nouveau et solennellement promulgué, on a bien moins à redouter les conséquences d'un événement qui, nous l'espérons, est encore bien loin de nous. En outre, les déclarations, des évêques et l'enthousiasme avec lequel les laïques les accueillent à peu près partout, est une leçon pour nous et pour nos adversaires. Elle apprendra au monde entier dans quelles circonstances, comment et jusqu'où des catholiques peuvent légitimement se montrer *révolutionnaires*. Il faudra en effet que les gouvernements constitutionnels soient bien aveugles s'ils ne finissent point par voir que nos *résistances* sont toujours au profit de l'ordre et jamais à celui de l'anarchie. S'ils n'avaient que des catholiques pour ennemis, ils seraient sans doute forcés de leur rendre justice; mais chaque concession qui leur serait arrachée deviendrait pour eux un nouveau gage de longévité.

—Le parlement devait être prorogé le 24 août; la Reine qui demeure à présent à l'île de Wight, devait se rendre à Londres pour faire la prorogation en personne.

—Nos journaux français vont depuis le 2 jusqu'au 15 août. Nous y voyons que Louis-Philippe et Guizot ont de quoi se réjouir; ils ont gagné une majorité de près de cent-vingt membres. MM. de Cormenin, de Fontette, Béchar, et de Gasparin n'ont pas été réélus; ces membres n'ont point voulu sacrifier leur conscience ni leur amour pour leur patrie à de faux principes et à une corruption qui est le choléra du ministère. M. Cormenin était assuré de son élection, mais ses deux ouvrages de *Oui* et *Non* et de *Feu! Feu!* sous le nom de Timon, ont infligé ses amis contre lui; il a mieux aimé les perdre et perdre son élection que de se trahir lui-même; mais le gouvernement n'aura peut-être pas à se réjouir longtemps. Achille ne se retirera pas dans sa tente parce qu'on lui a fermé l'entrée du palais Bourbon, et si la *dotation* a une voix de plus, elle n'aura pas un pamphlet de moins.

—Lord John Russell a dit à la chambre que le duc de Wellington n'était pas d'avis qu'on abolît la peine du fouet dans l'armée, mais qu'on pouvait en diminuer le nombre de coups. Le conseil général de guerre jusqu'alors pouvait infliger deux cents coups, un conseil de guerre de régiment cent coups, et un conseil de guerre de garnison cinquante. Il était d'avis que les trois

conseils de guerre, fussent bornés à cinquante coups seulement, et on devrait de plus s'assurer de l'état de santé du condamné, de la température et autres circonstances, qui pourraient aggraver le châtimement. C'est une grande diminution du châtimement, à dit lord John Russell, dont le duc de Wellington veut bien gratifier l'armée; mais la qualification serait plus généreuse si on faisait disparaître entièrement cette *infâme* punition.

—La motion annoncée par lord Beaumont au sujet des affaires de la Pologne a eu lieu le 11 août; il a présenté cette question sous trois aspects différents. 1^o. Comme cause d'humanité; 2^o. Comme question politique; 3^o. Comme question de droit. Sur la question d'humanité, le noble lord a cité toutes les horreurs qui ont eu lieu en Gallicie et à Cracovie; pour la question politique, il a dit qu'il était d'un intérêt vraiment européen de constater le nouvel état de la Pologne; arrivant ensuite à la question de droit, il accuse l'Angleterre, garante des articles du congrès de Vienne, d'être complice de ces violations si elle ne proteste contre elles. Le duc de Wellington, tout en blâmant les mouvemens qui ont amené l'occupation de Cracovie, a déclaré que Cracovie, d'après le traité de Vienne, devait être maintenue dans son indépendance. Lord Kinaird, malgré l'heure avancée, a captivé dans un langage chaleureux l'attention de son noble auditoire, et il a flétri avec indignation la conduite atroce du gouvernement autrichien; ensuite de quoi la motion de lord Beaumont n'étant point combattue, a été adoptée à l'unanimité.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—Une retraite ecclésiastique s'est ouverte au séminaire de cette ville hier au soir (8 septembre) elle doit durer huit jours. Tous ceux de messieurs du clergé du diocèse qui ont pu se dérober aux travaux de leur ministère y assistent. Mgr. l'archevêque préside aux exercices. Le prédicateur est M. le comte de Charbonnel, du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, qui a prêché à la cathédrale dimanche dernier. *Canadien.*

FRANCE.

—On écrit d'Avignon :

« Les dames hospitalières de Saint-Joseph viennent de voir une nouvelle douleur ajoutée à celles qui depuis si longtemps les poursuivent. Leur ancienne supérieure, Marie Pierron, a terminé, à l'âge de 60 ans, une carrière dont les deux tiers avaient été consacrés au service des pauvres. Son dévouement aux malades, ses vertus remarquables parmi tant de vertus, lui avaient mérité le respect et l'affection de tous. Modèle de piété, de fermeté, de soumission, sévère aux règles de l'institution, elle avait reçu une blessure mortelle par la violation de l'asile sacré où s'était réfugiée sa jeunesse, et depuis plus d'un an, les souvenirs du 15 avril empoisonnaient son existence et abrégèrent ses jours. »

ESPAGNE.

—L'église de Tolède, en Espagne, voit se relever en ce moment un des plus précieux débris de son antiquité. On sait que les Goths, possesseurs de l'Espagne au moment de l'invasion arabe, obtinrent, en un petit nombre de villes, à Tolède, en particulier, le privilège de conserver leur culte. Quelques sanctuaires pauvres, obscurs, humiliés, perpétuèrent ainsi, sous l'administration des Maures, le culte que les victoires chrétiennes devaient plus tard restaurer partout avec tant d'éclat; et il arriva par là que les cérémonies, le chant, le rite entier du siècle des Goths se conservèrent dans une certaine intégrité jusqu'à l'époque de la délivrance. Le célèbre Nimenès, archevêque de Tolède, mit tous ses soins, au quinzième siècle, à recueillir et à raviver ces vénérables traditions. Mais, depuis lui, le cours de ses ravages, et le rite *mozarabe*, tel est son nom, était sur le point de périr, lorsqu'une décision du gouvernement espagnol vint de rouvrir, dans la cathédrale de Tolède, la chapelle qui lui était anciennement consacrée.

BAVIÈRE.

—Le 12 juillet, l'église de la cour, dédiée à saint Gaëtan, à Munich, a donné aux fidèles catholiques de cette capitale l'édifiant spectacle de l'abjuration des erreurs protestantes par quatre personnes qui ont prononcé avec une profonde émotion la profession de foi du saint concile de Trente. Le docteur Wiser, prédicateur de la cour, prononça à cette occasion un discours qui émut les neophytes non moins vivement que la nombreuse assistance.

—Sur les instances répétées de la corporation municipale de Donaworth, l'administration de l'hôpital de cette ville a été remise aux mains des sœurs de la Charité. Trois de ces vénérables sœurs en ont déjà pris possession.

INDE.

—Les catholiques anglais et irlandais congédiés des troupes de Gwalior en 1844, ont formé dans la vallée de Dhara-Dhoo, près des monts Himalaya, à Esaipore, une colonie agricole qui promet d'heureux fruits pour la vraie foi dans ces contrées. Après avoir lutté contre tous les obstacles pendant dix-huit mois, les colons, soutenus, encouragés par le P. Félix et par le P. Lawrence, qui partageaient toutes leurs misères, vont maintenant obtenir les résultats de leur efforts et de leur résignation chrétienne. Mgr. Bor-

gît, évêque de Mussoorie et vicaire apostolique du Thibet, les prenant sous sa protection toute spéciale, s'occupe de réunir des fonds pour l'érection d'une église à Calipore; et la *Gazette de Delhi* fait un appel à tous les coreligionnaires de ces soldats de la croix, qui bientôt offriront le modèle d'une véritable société chrétienne au centre de l'Orient.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

— Nous apprenons du *Herald* qu'on parle d'étendre le télégraphe électrique depuis les grandes villes des États-Unis jusqu'à celles de Montréal et Québec. Un monsieur qui est maintenant en cette ville a fait des propositions au bureau du commerce, pour commencer immédiatement cet important ouvrage. Ses conditions sont que les citoyens de Montréal lui paieront la moitié des frais, c'est-à-dire, d'après son calcul, entre £3,000 et £5,000. Cette ligne fera communiquer les villes de manière que les nouvelles leur parviendront en un instant. *Minerve.*

— Nous apprenons, dit le *Mercury*, qu'une dépêche a été reçue de lord Grey en réponse aux adresses de la législature locale au sujet des réclamations de M. Ryland contre le gouvernement; elle reconnaît son droit à une indemnité pour les pertes qu'il a essuyées par suite de la renonciation à son office en 1841, et enjoint au gouverneur-général de presser l'assemblée de liquider ses obligations envers ce monsieur.

Le même journal annonce que le 77^e. régiment, à son arrivée, se rendra d'ici à Saint-Jean (sic Champlain,) et que la brigade des carabiniers doit rester à Québec. *Canadien.*

— Le vaisseau de Sa Majesté *Vindictive*, monté par l'amiral commandant la station d'Halifax et des Indes Occidentales, est arrivé dans notre port ce matin. Il était parti d'Halifax le 19 du mois dernier.

L'amiral a débarqué à deux heures et demie, salué par le canon de la frégate, et a été reçu au quai par une garde d'honneur du 93^e. régiment (montagnards.) Il est monté à la haute-ville dans une des voitures du capitaine Boxer. *Idem.*

— Les sources de Caledonia, dans l'espace de moins d'une semaine, ont reçu plus de cent visiteurs. *Idem.*

De *L'Amérique Centrale*.— Nous avons reçu des avis de Guatemala jusqu'au 27 juin. Tout semblait présager une révolution nouvelle. Pendant les funérailles du dernier archevêque, un complot avait été tramé pour assassiner le président Carrera et les principaux chefs de l'administration. Le service fut subitement interrompu; les assistants s'enfuirent de la vitesse de leurs chevaux, et les troupes, appuyées par une forte artillerie, occupèrent les rues de la ville. Le mouvement fut prévenu de cette manière, mais il allait éclater. La position des étrangers, en ce moment, est très précaire dans l'Amérique Centrale, ils sont soumis à des vexations auxquelles on ne les avait pas encore habitués. *Idem.*

— L'ignorance de plus en plus profonde que décèlent les écrits de M. l'éditeur du *Courrier des États-Unis* et de ses correspondants, sur les affaires du Canada, nous fait un devoir de les laisser là. En prenant congé d'eux, nous dirons qu'heureusement ils n'ont pas plus le pouvoir que la capacité nécessaire pour diriger nos opinions, soit politiques, soit religieuses. *Canadien.*

Le *Lord Elgin*.— Voici ce qu'on lit dans le *Burke's Peerage*, édition de 1846, au sujet du nouveau gouverneur du Canada :

« *Elgin and Kincardine*, Comte de, (James Bruce,) Baron Bruce, de Kin-et de Torry, dans la pairie d'Ecosse; gouverneur et capitaine-général de la Jamaïque; né le 20 juillet 1811; succéda au titre de comte d'Elgin, Se. du nom, et à celui de Kincardine, 12^e. du nom, à la mort de son père, 14 novembre 1841; marié 22 avril 1841, à Elisabeth-Mary, fille unique de Charles Lennox Cumming Bruce, écuyer, de Roseisle, comté de Sterling, M.P.; et d'elle, (morte en juin 1843,) il a une fille, Elma. La devise de la famille de lord Elgin est: *Fuinus*. Lord Elgin est âgé de 35 ans. » *Idem.*

— Sir John Harvey est arrivé à Halifax sur le vapeur *Unicorn*, venant de Terre-neuve, et a été installé avec beaucoup de pompe dans le gouvernement civil et militaire de la Nouvelle-Ecosse.

Le vaisseau de S. M. *Belleisle* est arrivé à Halifax le 30 août dans la matinée, venant de Québec et ayant à bord le 60^e. régiment (carabiniers) et une partie du 12^e. Il devait repartir aujourd'hui pour Québec. *Idem.*

FRANCE.

— Les élections ont donné la majorité au Ministère. C'est un fait que personne ne conteste. Les journaux de M. Thiers n'attaquent eux-mêmes que le chiffre de cette majorité. Ils cherchent à se consoler en disputant au parti conservateur douze ou quinze des voix qu'il s'attribue. Quant aux feuilles ministérielles, elles sont si sûres de leur triomphe qu'elles ne se donnent même point la peine de relever les calculs de leurs adversaires; elles n'entendent pas discuter pour si peu.

Nous ne partageons assurément ni les opinions des *Débats* ni celles de l'*Époque*; nous sommes même loin de nous entendre avec les conservateurs progressistes et industriels de la *Presse*. Cependant, nous applaudissons comme ces trois feuilles au résultat des élections. Nous croyons, en effet, que les idées d'ordre et de progrès doivent nécessairement gagner du terrain dans une Chambre où les partis sont bien dessinés. Il importe médiocrement, vu la situation actuelle des choses, que la majorité soit au centre ou à gauche; l'essentiel, c'est qu'il y ait une majorité, c'est-à-dire un parti assez fort pour dire nettement ce qu'il veut, et une opposition assez éloignée du

pouvoir pour mettre les principes au dessus des intrigues. Jusqu'ici M. Thiers a fait de la tactique, nous allons voir enfin comment il entend l'opposition. Quand à M. Guizot, nous saurons bientôt ce qu'il faut attendre de lui comme homme de gouvernement. Tant qu'il a dû consacrer toutes ses forces, toutes les ressources de son intelligence et de son budget à la défense de son portefeuille, il a pu reculer devant certaines charges; il a pu dire que pour tenter de grandes entreprises il est nécessaire d'avoir une autorité bien établie et un long avenir. Aujourd'hui, ces journaux annoncent que ce but est atteint. Nous allons donc le voir agir. *Univers.*

IRLANDE.

Dublin, 10 août.— Aujourd'hui, le parti de la Vieille-Irlande était très nombreux dans Conciliation-Hall, tandis qu'il n'y avait pas un tiers présent des membres de la Jeune Irlande.

M. O'Connell demande qu'une pétition au Parlement soit votée contre le renouvellement du bill des armes. Dans un jour, à Dublin seulement, la pétition sera couverte de 30,000 signatures.

M. O'Connell blâme ensuite les catholiques de l'Ulster d'être intervenus dans les dernières processions orangistes. Il ajoute que dans le comité de Cavan 40 ou 50 mille catholiques ont traversé plusieurs villes portant à la boutonnière des rubans verts et tenant à la main des rameaux verts.

M. O'Connell s'élève fortement contre ces démonstrations, et annonce qu'il enverra M. Steele dans le comté de Cavan pour arrêter ces manifestations du parti anti-orangiste; puis il donne lecture d'une lettre de M. Cecile Lawless, qui lui fait part qu'étant convaincu que le principe de la force morale avait été adopté par l'association dans la séance de lundi dernier, il a résolu d'y entrer.

M. O'Connell propose de recevoir membre de l'association Thomas Maher, né le matin. Il n'est pas vieux, dit-il, mais il n'est pas un *Jeune Irlandais*. (Rires.)—Admis.

Il lit ensuite une lettre contenant le plus pompeux éloge de son fils John O'Connell: il ne peut retenir son émotion et s'écrie: « Je le donne à l'Irlande! » (Applaudissements.)

M. J. O'Connell porte la main à son cœur et s'incline humblement devant son père.

La séance est terminée par le discours suivant de M. O'Connell;

« Il est impossible d'arracher les classes malheureuses à leur triste position, si l'on ne rétablit pas le parlement irlandais. Quelques journaux anglais, jusqu'à présent opposés aux justes prétentions de l'Irlande m'ont prié de secourir les efforts du gouvernement pour améliorer le sort des Irlandais. J'ai répondu que je le voulais bien, mais que je voulais juger le Ministère par ses actes.

« Tous les partis, après avoir paru s'intéresser à l'Irlande, laissent apercevoir maintenant des divergences d'opinions. On parle de payer le clergé catholique d'Irlande. Le clergé a déjà refusé une fois cette offre.

« J'espère qu'il ne recevra jamais d'argent du Gouvernement.

« Si le Ministère a de bonnes intentions envers l'Irlande, qu'il rende au clergé catholique son influence légitime sur l'éducation de la jeunesse. (M. O'Connell fait l'énumération de diverses réformes qu'il croit urgent d'opérer. Il continue ainsi.) Il importe que dans l'intervalle des deux sessions on travaille énergiquement à faire progresser la cause du rappel. J'invite les catholiques du Nord à éviter toute collision avec les orangistes. Je seconderais avec joie le Gouvernement dans toutes les mesures d'amélioration qu'il proposera dans l'intérêt de l'Irlande. »

M. O'Connell termine en lisant un rapport du comité qui propose aux membres de l'association du repeal de ne point continuer à s'abonner au journal la *Nation*, attendu que ce journal, par les doctrines qu'il professe pourrait compromettre l'association.

Le rapport est adopté.

La séance est levée.

(Standard.)

SUISSE.

— Une lettre de Genève apprend qu'en Suisse la chaleur a été si grande et si continue, qu'elle a fait fondre toute la neige qui recouvre ordinairement le sommet des montagnes. Le Mont-Blanc entre autres, présente à nu sa tête de granit, que les plus vieux habitans du pays ne se rappellent point avoir ainsi jamais vue. On craint beaucoup que ce dégel extraordinaire ne produise de fâcheux résultats, ou qu'une inondation générale ne soit la conséquence immédiate de cette fonte de neiges.

ESPAGNE.

Incendie du Pardo (Espagne).— Les journaux de Madrid annonçaient dernièrement que le feu avait pris au Pardo, l'un des domaines de la couronne d'Espagne. Voici ce que nous trouvons à ce sujet dans les journaux arrivés de cette ville;

Le feu qui a pris il y a trois jours au Pardo continue. Cet incendie, dont on ignore l'origine, fait des progrès effrayants, s'étendant sur toute la montagne, sans qu'il ait été possible d'arrêter les flammes. On évalue la perte actuelle à plus de trois millions. Le feu s'est déclaré dans la partie haute de la montagne, parmi les herbes sèches, peut-être par l'imprudence de quelque chasseur. Cet incendie, qui est à trois lieues de la capitale, et qui a dévoré trois lieues de pays, menace de ne s'éteindre que lorsque, gagnant la partie basse, il rencontrera la rivière. La perte du gibier, et surtout du gros gibier, est immense. Dans cette partie du bois on faisait beaucoup d'élèves.

— Les mouvements de troupes continuent, mais un journal espagnol assure que ces démonstrations sont faites seulement pour sauver l'ambassadeur an-

glais de renvoyer incessamment les régimens dans leurs garnisons. Narez va, dit-on, rentrer en Espagne. Un correspondant du *Herald* lui mande que le duc de Valence est au mieux avec le roi des Français. Son rappel aurait pour but de fortifier la combinaison Trappani. L'Angleterre n'oublie pas non plus son protégé ; le duc de Cobourg est parti pour Londres.

ALLEMAGNE.

— Il se confirme que la tranquillité est loin d'être rétablie en Gallicie. Les paysans persistent à demander la corvée ; ils ne veulent pas même donner des secours dans le cas d'incendies qui se multiplient ; aussi les accuse-t-on d'avoir organisé ce système d'hostilité contre les seigneurs. Le *Correspondant de Nuremberg* assure que tout récemment une commune formula un refus de cette nature, ayant à sa tête le juge du lieu.

POLOGNE.

— La commission militaire d'enquête, présidée par le général autrichien Castiglione, a annoncé la fin de son travail inquisitorial. Le résultat de cette instruction militaire et judiciaire se traduit par les chiffres suivans : de 1,250 inculpés, 800 ont été livrés à l'Autriche et à la Russie, 220 ont été retenus en prison et 830 relâchés. L'instruction du procès de ces 220 accusés crocoviens doit être poursuivie par une commission civile composée de deux membres prussiens, deux russes, deux autrichiens, sous la présidence d'un employé de l'Autriche. Chaque commissaire aura ainsi à instruire le procès de 36 accusés ; on annonce que chaque instruction sera faite dans neuf jours environ ; il faudra donc plus d'une année avant que le jugement ne commence. Ce serait bien long, si on avait affaire à des juges impartiaux ; mais quand on est jugé par des ennemis, la longueur de l'emprisonnement préventif est une circonstance heureuse si on la compare à la dure captivité dont il sera probablement suivi.

PRUSSE.

— On écrit de Berlin, le 6 août : « Lundi dernier, entre six et sept heures du soir, le roi, le grand-duc Michel de Russie et le prince Auguste de Wurtemberg, qui traversaient en voiture la ville de Potsdam pour se rendre à l'embarcadere du chemin de fer, où S. A. I. devait partir par un convoi spécial, ont couru un très grand danger. Dans la rue des Orphelins, l'un des chevaux de leur voiture a pris le mors aux dents, et tous les efforts du cocher furent inutiles pour l'arrêter ; mais heureusement les traits de ce cheval se rompirent et l'animal s'échappa. Le roi, le grand-duc et le prince montèrent dans une autre voiture et continuèrent leur chemin.

RUSSIE.

— La grande amnistie qu'on attendait à l'occasion du mariage de la grande duchesse Olga n'a point paru. L'empereur n'a accordé que des grâces particulières. Plusieurs pers nées sont rappelées de la Sibirie ; d'autres ont obtenu une diminution du tems de leur peine. Quelques émigrés ont la permission de rentrer dans leurs foyers. Il n'y a que dix ou douze amnistiés.

ITALIE.

— Les réfugiés italiens ont reçu l'autorisation de quitter la France pour retourner dans leur pays, où les rappelle l'amnistie du nouveau Pape. Une somme de 30 fr. est accordée à chacun pour frais de route.

ALGÉRIE.

— On lit dans la *France Algérienne* : « Le 15 juillet, la gendarmerie de Tlemcen a arrêté et conduit devant l'autorité supérieure le nommé comte Rodolphe Heinriche de Reichembach (prussien), accusé d'avoir entretenu des correspondances avec Abd-el-Kader, et embauché pour le compte de l'émir. Le général, après avoir interrogé l'accusé, a ordonné sa mise en arrestation définitive. »

GRÈCE.

— Nous recevons de Grèce les renseignemens les plus affligeans sur les derniers désastres de la Messénie. Tout ce que les journaux ont publié à ce sujet n'approche pas encore de la triste vérité. On sait qu'après l'événement, notre ministre à Athènes, M. Piscatory est revenu de ce voyage, navré, désolé, et convaincu que le mal était presque irréparable. Dans cette situation, il est à désirer que la souscription ouverte chez M. Adolphe d'Hehstal soit productive. Par un rapprochement triste et singulier, lors du tremblement de terre de la Martinique, la Grèce a été des plus empressées à joindre son aumône aux aumônes de la France. Il est juste qu'aujourd'hui la France lui en témoigne sa gratitude. *Ami de la Religion.*

CONSTANTINOPLE.

— Une lettre de cette ville, en date du 22 juillet, annonce la rentrée au pouvoir de Riza-Pacha, sur la recommandation de Mehemet-Ali. Sarim-Effendi lui a remis son portefeuille.

— On écrit de Constantinople :

« Un voyageur anglais, sir Lawrence Jones, a été massacré il y a quelques mois, par des bandits, aux environs de Macri. Grâce aux efforts de M. Alison, secrétaire de la légation anglaise, les meurtriers ont été découverts ; ils étaient encore nantis d'une partie des effets précieux enlevés à leur victime. Ils ont été mis en jugement devant le cadi de Constantinople. La légation d'Angleterre poursuivait la condamnation des coupables. Il y avait plus de preuves qu'il n'en faudrait dans tout autre pays pour convaincre des assassins et des voleurs ; mais on ne pouvait produire que témoins chrétiens, et la loi exige que le crime imputé à des Musulmans soit prouvé par deux témoins professant la croyance de l'islamisme. Faute de satisfaire à ces dispositions impératives du Code criminel turc, les meurtriers avérés de sir Lawrence Jones

ont été acquittés et mis immédiatement en liberté. »

MADAGASCAR.

Massacre des Européens à Madagascar.— Une correspondance particulière a porté à Paris la nouvelle d'un horrible massacre commis à Madagascar, par les Hovas contre les Anglais et les Français, et les derniers partisans de la domination française. La plume se refuse à retracer des détails où les raffinemens de la barbarie le disputent à la plus affreuse obscénité. Le combat ou plutôt le massacre a été suivi d'une orgie pendant laquelle les meurtriers ont continué, au milieu de l'ivresse, les scènes de leurs sanglantes exécutions. Parmi les accidens de cette émeute des sauvages, nous citerons les souffrances d'un soldat anglais qui a su opposer à ses bourreaux l'héroïque constance d'un martyr.

« Pendant le combat, un malheureux soldat anglais, blessé grièvement, s'était traîné dans les broussailles, auprès de la petite batterie, et resta caché. Du lieu où il était, il a pu voir les mutilations subies par ses camarades. Aussi supporta-t-il pendant quarante huit heures les tortures de sa blessure, de la faim et de la soif. Enfin, n'y pouvant plus tenir, pensant que la guerre était finie, on lui ferait grâce et qu'on épargnerait un blessé, il sortit des broussailles, et il s'avancait au milieu des Hovas qui hurlaient, leur montrant sa blessure, leur tendant son fusil et son schako, et demandant un peu d'eau pour apaiser sa soif.

« Le chef Massoumana, sans se déranger, envoya raconter la chose au gouverneur et demander ses ordres. Razakafidy fit dire de mettre à mort le soldat. Les Hovas l'ont mis tout nu ; puis, cinq ou six officiers s'armant de leurs couteaux, au milieu de la foule qui faisait cercle, se sont mis à piquer le prisonnier dans toutes les parties sensibles du corps. Le soldat qui était étendu à terre, comme par un effort d'héroïsme, s'est alors levé tout droit pour recevoir leurs coups, et il est resté impassible. Sur son corps on voyait les marques toutes fraîches de cinq ou six coups de zagaie qu'il avait reçus dans le combat, et le sang coulait des piqûres qu'on lui faisait, et l'inondait. Sa figure était d'une pâleur livide, et il avait un air méprisant. Autour de lui, par moment, il y avait de grands cris : un silence effrayant que les clameurs barbares faisaient bien vite cesser. Voyant que l'Anglais bravait leurs coups, ces monstres lui soulevant les bras, commencèrent à lui arracher les ongles ; lui, se laissait faire ; mais après un moment, il s'affaissa sur lui-même et ferma les yeux. On acheva l'opération aux dix doigts. Ensuite on lui enleva des parties de chair, on le coupa en morceaux. Le moribond râlait alors on lui donna un coup de zagaie dans le cœur ; puis, on lui coupa la tête..... et on alla, en triomphe, dresser cette tête sur un piquet. »

Est-ce que les deux plus puissans royaumes du monde, l'Angleterre et la France, ne prendront pas de mesures pour châtier efficacement ces barbares ?

ÉTATS-UNIS.

Insulte à un navire de guerre hollandais.— L'*Abder-goëtte* de guerre hollandaise, est entrée avant-hier dans la rade de New-York, et a salué, en entrant, les forts et le brick des Etats Unis, *Washington* ; mais ni les premiers, ni le second ne lui ont rendu son salut. « Cette conduite, dit le *Sun*, est une véritable insulte à une nation qui a jadis possédé le territoire de New-York, et nous espérons que les autorités navales de notre port pourront donner des explications satisfaisantes. » L'*Abder* est partie de l'escadre de conserve avec la frégate *Saxon* et le brick *Echo*, appartenant également à la marine de guerre hollandaise. Quel est le but de son voyage à New-York ? On ne le dit pas.

Accident arrivé au steamer Atlantic.— Cet élégant steamer n'a pas été heureux dans ses débuts. Vendredi dernier, au moment où dans son trajet de New-York à Boston il approchait de *Allen's Point*, il se heurta contre une goëlette, dont le mât de beaupré pénétra jusqu'à la chaudière, qui éclata. Un chauffeur fut blessé mortellement par la vapeur bouillante, et un passager eut un pied échaudé. Trois autres personnes en essayant de sauter du steamer sur la goëlette tombèrent à l'eau, mais en furent bientôt retirées saines et sauvées. On s'accorde généralement à reconnaître qu'il n'y a aucun reproche à adresser au capitaine ni à aucune personne de son bord.

Collision en mer.— Le vapeur *Hibernia*, en se rendant de Boston à Halifax, aborda, pendant une brume épaisse, dans la nuit du 16 au 17 août, la goëlette *Alamo*, de Cohasset, qui coula bas presque aussitôt. Le vapeur s'arrêta et mit à l'eau une de ses embarcations qui sauva cinq des onze personnes dont se composait l'équipage de la goëlette. Les six autres périrent malheureusement.

MEXIQUE.

— Une lettre de Vera-Cruz, datée du 16 août, annonce que Monterey, sur la Pacifique, a été pris par un des bâtimens de l'escadre américaine. Une autre version affirme, même que toute la Californie s'est soumise aux Etats-Unis.

Nous enregistrons ces renseignemens, que l'on dit avoir été trans-

mis au consulat anglais, à Vera-Cruz, mus par un sentiment d'incrédulité dont nous ne sommes pas maîtres; il nous est venu de cette éternelle Californie tant de rapports inexacts, que nous avons besoin, maintenant, de preuves irrécusables pour ne plus douter.

Le bruit rapporté peut être fondé cependant, et nous nous demanderons, dans ce cas, ce qu'il ira faire maintenant le régiment du colonel Stevenson à San-Francisco; qu'il lui a volé ses lauriers; la moisson sera faite à son arrivée; il aurait tort de s'en plaindre. Du reste; on l'envoyait pour conquérir et coloniser; s'il trouve la conquête accomplie, il pourra se mettre immédiatement à la colonisation, plus profitable et moins dangereuse assurément.

Teaus.—Nous avons des journaux de Galveston de samedi matin; ils ne contiennent rien d'important.

Le vapeur *China* était sombré à Port-Cavallo.

Des nouvelles de l'armée, du 17, avaient été reçues à Galveston, mais elles n'ajoutent rien à celles que nous fournit notre correspondant de Matamoras. Le général Taylor ne faisait pas mystère de ses intentions, et disait qu'il agirait selon les ordres qu'il attendait de Washington. Jusqu'à lors, il lui avait été enjoint seulement d'établir ses quartiers-généraux à Camargo, il ne devait marcher sur Monterey qu'autant qu'il en recevrait l'ordre du gouvernement.

Il y avait eu de fortes pluies dans tout le Texas. Le coton en avait beaucoup souffert.

VARIÉTÉS.

LES ÉCOLES DE CHARLEMAGNE.

On a répété trop souvent que Charlemagne était resté étranger aux sciences qu'il avait protégées; qu'il était dépourvu de toute instruction, et n'avait pas même su lire. L'historien Eginhard, qui fut son secrétaire, assure qu'il avait, au contraire, étudié sous Pierre de Pise, et sous Alcin Pangle-Saxon, sous la direction duquel il donna beaucoup de tems et de travail à la rhétorique, à la dialectique, et surtout à l'astronomie. Il étudiait le calcul et observait le cours des astres avec une sérieuse et ardente curiosité. Une de ses occupations favorites était de corriger les manuscrits: la veille de sa mort, il avait encore retouché soigneusement, avec des savans grecs et syriens, les évangiles de saint Marc, de saint Luc et de saint Matthieu.

Charlemagne visitait souvent les écoles qu'il avait fondées; il interrogeait lui-même les élèves, et lisait soigneusement leurs compositions. Voici ce qu'en rapporte le moine de Saint-Gall, annaliste latin du IX^e siècle. "Lorsqu'après une longue absence, le roi victorieux revint en Gaule, il se fit amener les enfans qu'il avait confiés au docte Clement et voulut examiner lui-même leurs lettres et leurs vers. Ceux de moyenne et basse condition présentèrent des œuvres au-dessus de toute espérance; les nobles, d'insipides sottises. Alors le sage roi, imitant la justice du juge éternel, fit passer à sa droite ceux qui avaient bien fait, et leur parla en ces termes: Mille grâces, mes fils, de ce que vous vous êtes appliqués de tout votre pouvoir à travailler selon mes ordres et pour votre bien. Maintenant efforcez-vous d'atteindre à la perfection, et je vous donnerai de magnifiques évêchés et des abayes, et toujours vous serez honorables à mes yeux." Il suite il tourna vers ceux de gauche un front irrité qui troubla leurs consciences; il leur lança avec ironie cette terrible apostrophe: "Vous autres, nobles, vous, fils des grands, délicats et jolis mignons, fiers de votre naissance et de vos richesses, vous avez négligé mes ordres, et votre gloire et l'étude des lettres; vous vous êtes livrés à la mollesse, au jeu et à la paresse, ou à de frivoles exercices." Après ce préambule, levant vers le ciel sa tête auguste et son bras invincible, il fulmina son serment ordinaire: "Par le roi des cieux, je ne me soucie guère de votre noblesse et de votre beauté, quelque admiration que les autres aient pour vous; et tenez-céci pour dit, que si vous ne réparez par un zèle vigilant votre négligence passée, vous n'obtiendrez jamais rien de moi."

Une lettre de Chamounix donne des détails intéressans sur une des plus belles ascensions qui aient jamais été faites sur le Mont-Blanc, et c'est pour la huitième fois à un Français qu'il faut en attribuer l'honneur. Le lundi 13 juillet, à huit heures et demie du matin, M. le comte Bouillé, de Nantes, partit avec sept guides, par un tems favorable, L'arrivée aux Grands Mulets se fit assez heureusement, mais après la halte, qui avait duré jusqu'à une heure du matin (mardi), les guides trouvèrent la voie fermée par une avalanche qui occupait tout le passage. On fut au moment de reculer. Cependant, après une heure de recherches, on parvint, à l'aide de fallots, à découvrir un petit sentier dans la glace. M. de Bouillé fit quatre chutes pendant cette périlleuse traversée. Etant arrivés à quatre heures aux

Grands-Plateaux, les guides se consultèrent sur la question de savoir lequel vaudrait mieux de prendre l'ancien chemin où périrent il y a quelques années, trois guides qui accompagnaient le docteur Hamel, ou le nouveau, qui est plus long que le premier d'environ deux heures. On se décida pour ce dernier, et bien en fut aux voyageurs, car, en revenant, on s'aperçut qu'une avalanche avait couvert subitement l'ancien chemin. Malgré un brusque changement de tems et un orage dont la violence s'était concentrée sur les montagnes, M. le comte de Bouillé et ses guides atteignirent rapidement le sommet du Mont Blanc. Il était alors huit heures quarante minutes du matin. Le mardi, à six heures du soir, c'est-à-dire après une absence de trente-quatre heures, M. le comte de Bouillé et ses guides rentrèrent à Chamounix, salués par les acclamations générales et accueillis par des détonations bruyantes et joyeuses. Il n'y avait pas eu d'ascension au Mont Blanc depuis environ deux années.

BANQUE D'ÉPARGNES

DE LA CITE ET DU DISTRICT.

ÉTATS du quartier finissant le 31 août. Montant déposé durant le quartier finissant ce jour. \$12,268 7 6
Montant retiré. 1665 6 1

Balance due aux déposants ce jour. \$10,603 1 5
La Banque est ouverte, à l'ordinaire tous les jours depuis dix heures à trois et les samedis et vendredis depuis six à huit heures P. M.

Par ordre du Bureau,

JOHN COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Banque d'Épargnes de la cité et du district, }
Grande rue St. Jacques, 1er. septembre 1846. }

MAISON D'ÉDUCATION POUR LES JEUNES DEMOISELLES, DIRIGÉE PAR LES DAMES DU SACRÉ-CŒUR.

SAINT JACQUES DE L'ACHIGAN.

District de Montréal.

CET ÉTABLISSEMENT renferme dans son plan d'éducation tout ce qui peut former les jeunes personnes aux vertus et aux connaissances convenables à leur sexe. La nourriture est saine et abondante. Rien n'est négligé de ce qui peut contribuer à entretenir ou à améliorer la santé, et à donner l'habitude de l'ordre, de la propreté et de la bonne tenue. En maladie, on leur prodigue des soins assidus, et la vigilance est continuelle en tous tems et en tous lieux. Un vaste terrain offre aux élèves une agréable promenade.

ENSEIGNEMENT.

Le cours d'instruction renferme l'Étude de la Religion, la Lecture, l'Écriture, la Grammaire française et la Grammaire anglaise, l'Arithmétique, la Géographie Moderne, l'Histoire Sainte, l'Histoire du Canada, l'Économie domestique, la Couture, la Broderie, &c.

CONDITIONS.

Pension entière. \$12 10 5
Demi pension. 6 5 0 } Par an, payable par quartier,
Blanchissage. 2 0 0 } et toujours en avance.
Papier, Plumes, Livres, &c. 1 10 0

Des Leçons de Piano seront données aux élèves, si les les parens le désirent. Elles seront de 25 par an, payables par quartier et en avance comme les autres articles.

Les ports de lettres, les frais de maladie sont à la charge des parens.
On ne fait aucune remise aux parens quand ils retirent leurs enfans avant la fin du Trimestre, à moins que ce ne soit pour des raisons majeures.

TROUSSEAU.

Les jours ordinaires les élèves peuvent porter tel habillement décent qu'elle veulent; mais les Dimanches et les Mercredis, elles ont en hiver une Robe de Mérimos vert foncé. L'été elles portent une Robe rose en Dillanne. Chacune doit avoir, outre les deux robes de chaque uniforme, une Robe blanche en Malmoie; douze Chemises, douze paires de Bas, douze Mouchoirs de poche, douze petits Cols en toile blanche, douze Serviettes, de table, douze Essuie-mains, trois paires de Draps, deux paires de Couvertures de laine, six Jupes ou Robes de dessous, six Robes de nuit, un Voile blanc et un Voile noir en net uni, un Garde-Soleil, deux Cuillers, une grande et une petite, une Fourchette, un Couteau, un Tumbler, une Boîte à poignes, une Boîte à ouvrage, un Baquet pour les bains de pieds, une Boîte pour se laver, etc.

OBSERVATIONS.

Les jeunes personnes non Catholiques seront tenues de se conformer aux exercices religieux publiés de la maison. Toutefois, on évite d'exercer aucune influence sur leurs croyances religieuses.

Les parens recevront tous les six mois le bulletin de la santé, de la conduite et des progrès de leurs enfans.

Les élèves ne peuvent recevoir de visite que le Mercredi. Ces visites sont restreintes à celles des pères et des mères, des oncles, des tantes, des frères et sœurs. On n'admettra les autres personnes qu'avec l'autorisation expresse des parens.

Chaque année les élèves auront une vacance de quatre semaines; elles pourront passer ce tems ou dans leurs familles ou dans l'institution.

Aucune élève ne pourra être admise pour moins d'un trimestre.

Toutes les lettres aux élèves devront être affranchies.

Les parens qui ne résideraient pas dans le village sont priés d'indiquer une personne y résidant, chargée de payer la pension et de recevoir l'élève dans le cas où sa sortie serait jugée nécessaire par quelque circonstance imprévue.

AVIS AUX MM. DU CLERGÉ.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.
JOSEPH RUY.

PROSPECTUS D'UNE MAISON D'ÉDUCATION A L'INDUSTRIE,

CE nouvel Institut sous la présidence de M. MANSEAU, Vicairé-Général et curé du lieu, ouvrira ses classes le 23 Septembre.

En attendant l'arrivée des Frères de l'Ordre de St. Viator qui doivent avoir la conduite de cette Maison, des Ecclésiastiques prendront la direction des classes. On y enseignera la Lecture et l'Écriture tant en anglais qu'en français et les premières règles. Mais il y aura aussi des classes plus élevées où on enseignera l'Arithmétique dans toutes ses branches, la Tenue des Livres de compte, la Géographie, l'Usage des Globes, l'Histoire et le Dessin; enfin toutes les parties de l'instruction qui sont les plus en usage dans le monde. Dans le cours de l'année, on sera en mesure de donner aussi des leçons de Musique aux élèves pour le Piano et l'Orgue dans le but, de former des organistes pour les campagnes.

Les écoliers résideront constamment à l'Académie et y coucheront, afin d'être élevés dans la discipline chrétienne sous la vue de Maîtres Religieux; mais il leur sera donné un temps convenable pour aller prendre leurs repas chez eux ou à leur maison de pension.

Pour les conditions on pourra s'adresser à Messire Mansseau, Président. Les avantages qu'on trouvera dans cet établissement engageront sans doute les parents à y envoyer leurs enfans.

On n'aurait jamais pu choisir un local plus agréable et meilleur pour la santé; la belle rivière de l'Assomption qui passe à quelques arpens de cette maison ne contribue pas peu à la salubrité de l'air, et fournira aux élèves d'agréables promenades les jours de congé. Cette maison étant plus rapprochée de Pégli-que du village évitera bien des distractions aux enfans en même temps qu'elle leur donnera le moyen de remplir facilement tous leurs devoirs de religion, et même leurs petits exercices de piété suivant leur goût et leur dévotion.

Une ligne de stage régulière est établie entre le village de l'Industrie et Lavallrie. Chaque fois que le vapeur touche à cette dernière place, il s'y trouve des voitures commodes pour transporter les voyageurs.

P. S.—Le public est de plus averti que tous les enfans prendront les trois repas au Village et non à l'Académie.

PROSPECTUS

Du Collège de St. Jean, Fordham, Comté de West Chester, New-York.

Cet établissement est situé près du village de Fordham, à onze milles de New-York et à trois de Harlem. Il possède à la fois les avantages d'un air salubre, de la tranquillité nécessaire à l'étude et d'une campagne pittoresque. Le chemin de fer de White Plains passe le long de la belle pelouse qui s'étend devant le Collège, et permet d'y arriver en tout temps; les équipages particuliers peuvent aussi s'y rendre par la route de Harlem et de West Farms.

De vastes batimens, d'une construction élégante, sont entourés de promenade des terrasses et de jardins qui forment le premier plan d'une belle ferme où, les jours de congé, les élèves peuvent se livrer à tous les exercices nécessaires à leur âge.

Le public sait déjà que Mgr. l'Evêque de New-York, a confié cet établissement aux PP. de la Compagnie de Jésus. Leur intention cependant est de ne rien changer aux principes qui ont présidé à sa fondation, et qui ont produit sa prospérité actuelle. Seulement, le nombre des professeurs sera augmenté considérablement, sans entraîner toutefois un renouvellement de la Faculté.

Les parents, qui honoreront le Collège de leur confiance, peuvent être persuadés qu, leurs enfans recevront, sous le rapport physique, tous les soins que demande leur âge. Les plus jeunes surtout seront l'objet d'une attention particulière. Des Frères, formés à cet emploi par l'expérience de toute leur vie, en seront spécialement chargés.

Le gouvernement continuera à être doux et paternel sans rien relâcher toutefois de la discipline actuellement en vigueur. Aucun élève ne peut sortir du Collège sans être accompagné par un professeur ou un préfet.

Ceux dont les parents résident à New-York, pourront aller les visiter une fois par trimestre, à moins que des raisons spéciales ne nécessitent une sortie extraordinaire.

Le cours d'instruction comprend l'Hébreu, le Grec, le Latin, l'Anglais, et le Français, avec toutes les branches accessoiries d'une bonne éducation. Le cours de Mathématiques est complet et accompagné de l'étude de la Philosophie, de la Physique, et de la Chimie.

La langue anglaise est la seule en usage dans les récréations; mais les élèves d'origine française trouveront dans la société d'un certain nombre des nouveaux professeurs une occasion de ne point oublier leur langue maternelle. Un cours spécial de littérature française sera enseigné dans le Collège.

L'Allemand et l'Espagnol s'y enseignent aussi; mais ainsi que pour la musique et le dessin, les honoraires de maîtres sont à la charge des élèves.

L'année scolaire commence le 1er. lundi de Septembre, et se termine à la mi-Juillet par une distribution solennelle des prix.

PRIN DE LA PENSION, ETC.

Pension et Blanchissage, payables d'avance par trimestre. . . \$200

Honoraires du médecin. . . 3

Les élèves peuvent se procurer dans la maison les livres classiques, le papier, les plumes et l'encre, ou les faire venir de New-York à leurs frais, s'ils le désirent. Une règle expresse défend d'introduire dans la maison aucun livre qui n'ait été examiné par le Président ou le Préfet des classes.

Le trousseau de chaque élève, à son entrée, doit se composer de trois habillemens d'été et trois d'hiver, six chemises au moins, six paires de bas, six mouchoirs de poche, six serviettes, trois paires de souliers ou de bottes, un chapeau, un paletot ou un manteau.

Chaque élève doit être aussi pourvu d'une timbale et d'un couvert d'argent. Le Collège ne fait point d'avances pour habillemens, à moins qu'une somme équivalente n'ait été déposée entre les mains de l'économiste.

On désire que les parents lui remettent aussi l'argent qu'ils destinent aux menus-plaisirs de leur enfans, pour leur être distribué chaque semaine.

Les parents des élèves qui viennent des pays étrangers ou d'une distance de plus de 500 milles, doivent avoir des correspondances à New-York ou dans le voisinage.

On leur fera parvenir à la fin de chaque semestre un rapport sur les progrès, la bonne conduite et la santé de leurs enfans.

Les lettres doivent être adressées to the President of St. John's College, Fordham, New-York.

AUG. J. THEBAUD, S. J.

22 Juillet 1846.

COLLEGE DE L'ASSOMPTION.

La rentrée des élèves du collège de l'Assomption aura lieu le 7 de septembre.

COLLEGE DE ST. HYACINTHE.

La rentrée des élèves aura lieu au collège de Nasla le 15 de septembre. On prie bien les parents d'envoyer les communications qui pourraient résulter s'ils n'étaient pas en mesure d'envoyer leurs enfans sans retard.

J. LAROCHE, Père.

PIANOS ORGUES MELODIUMS.

LE Soussigné arrivant maintenant de France, a l'honneur de prévenir les Messieurs du Clergé qu'il a été nommé Agent, pour le Canada, par la MAISON ALEXANDRE DE PARIS, pour la Vente des PIANOS-ORGUES-MELODIUMS, lesquels peuvent être très bien adoptés pour les Eglises, ayant le même son que les Orgues ordinaires, et le prix étant plus à la portée de toutes les fabriques. Deux de ces Orgues arrivent dans quelques jours dans l'Indus et pourront être examinés.

26 mai.

LOUIS DE LAGRAVE,
Rue St. François Xavier.

AVIS.

ON demande pour la paroisse de St. Edouard un INSTITUTEUR pour l'Ecole-Médiale et la place de Maître Chantre. S'adresser à M. PERRAULT curé du lieu.

NOUVEAU TESTAMENT.

A VENDRE AU BUREAU DES MÉLANGES,

L'ÉDITION du NOUVEAU TESTAMENT publiée avec l'approbation de Mgr. l'Archevêque de Québec.

PHARMACIE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegan) où ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES,

MÉDECINES PATENTÉES,

PARFUMERIE, INSTRUMENS DE CHIRURGIE,

ETC., ETC., ETC.

M. COTÉ et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homœopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homœopathe, Montréal.—AUSSE.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.

Le Dr. COTÉ a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine

Montréal, 10 Juillet 1846.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELÉAU ET LANOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient de leur avoir transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—
Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSSE—
Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELÉAU & LANOTHE.

Montréal, 24 Juin 1845.

ORGUES ET CLOCHES D'EGLISES

A MOITIÉ PRIX.

DANS un but de perfectionnement d'architecture et de choix de localités, on vient de démolir à New-York, plusieurs églises dont les dimensions ne convenaient plus à l'accroissement de la ville.

Les diverses fabriques de ces mêmes églises sont désireuses de vendre à grands sacrifices, des Orgues et des Cloches qui quoique d'une grande valeur, ne peuvent cependant plus (pour cause de mode) faire partie des nouvelles constructions.

Le soussigné, se chargera de faire ces précieuses acquisitions, pour MM. les Curés qui voudront bien l'en charger.

Pour Ornaments d'Eglises, s'adresser chez les Sœurs Grises.

J. C. ROBILARD,

81, Cedar Street,
New-York

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois, avant l'expiration de leur abonnement.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s	6d.
Chaque insertion subséquente,		7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire	Montréal.
D. Martineau, prêtre, vicairé.	Québec.
Fr. Pilote, Directeur du Collège	Ste. Anne.
Val. Guillet, écuyer.	Trois Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE. ÉDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.